

Aspects de l'histoire de la médecine à Lille et dans le Nord

Résumés des interventions de Philippe SCHERPEREEL,
Jean-Louis WÉMEAU, Olivier RYCKEBUSCH et Pierre-Paul SAMAILLE,
prononcées au cours des journées de la SFHM à Lille,
les 14 et 15 juin 2024

Dix siècles d'hôpitaux à Lille, par Philippe Scherpereel

L'histoire des hôpitaux de Lille, reflète parfaitement ce que fut l'évolution de la médecine au cours des âges. La plupart de ces institutions ont survécu jusqu'à nos jours, non sans avoir été transformées en écoles, lycée, hôtel de prestige ou musée. Les grandes périodes correspondent au Moyen Âge, à la royauté, à l'émergence de la médecine de soins, à l'avènement des spécialités.

Le premier hôpital lillois fut construit en 1066 par Adèle de France et son mari Baudouin V de Flandre au sein de la Collégiale Saint Pierre. Cette Collégiale, bâtie en bordure de la Basse Deûle, fut pendant plusieurs siècles le centre de la vie de la cité. Plusieurs hôpitaux furent construits au Moyen Âge afin de soigner les âmes pour soigner les corps. En 1215, Jeanne de Flandres fit reconstruire l'hôpital Saint Sauveur bâti trois ans plus tôt par un chanoine de Saint Pierre, détruit dans l'incendie de Lille par Philippe Auguste après la bataille de Bouvines. En 1237, elle fit construire dans l'enceinte de son château de La Salle l'hôpital Notre Dame connu par la

suite comme hospice Comtesse. Incendié au XVII^e siècle, il fut reconstruit aussitôt et accueillit des malades jusqu'au XX^e siècle où il fut restauré et devint un musée. La salle des malades comporte une magnifique voûte en berceau et la chapelle qui en est séparée par un jubé permettait aux pensionnaires de suivre les offices. Les locaux de la communauté des sœurs Augustines sont un parfait exemple des maisons de l'époque. Le désir de se ménager une éternité auprès de Dieu inspira à un riche bourgeois, Jean de le Gambe, en 1460 la construction de l'hôpital Saint Jean Baptiste que les lillois appelèrent ensuite l'hospice Gantois. Magnifiquement restauré, il abrite désormais un hôtel de luxe.

Suite à l'édit de Louis XIV sur les fainéants, le grand siècle vit la création en 1738 de l'Hospice Général voué principalement à l'enfermement des asociaux. Ce magnifique bâtiment, portant au fronton l'emblème du Roi Soleil, situé sur une berge de la Basse Deule, a accueilli des vieillards jusqu'à la fin du XX^e siècle avant de devenir une école d'administration et de gestion.

Au XIX^e siècle, le développement de la médecine et de la chirurgie fut marqué par la compétition entre les deux principaux hôpitaux de Lille, Saint Sauveur et la Charité. Saint Sauveur connut une extension considérable au fil des siècles. En 1873, l'hôpital de la Charité, construit sous Napoléon III, qui devait initialement s'appeler l'hôpital Sainte Eugénie, en hommage à l'impératrice, fut partagé entre les services de l'Etat et des Facultés catholiques.

En 1936 fut inauguré un sanatorium, l'hôpital Albert Calmette, qui fut réquisitionné par les allemands dès le début de la seconde guerre mondiale pour en faire un hôpital militaire. Dans les années 1970, la diminution constante de la tuberculose amena Charles Gernez Rieux à y implanter des services de pneumologie, Néphrologie, Hématologie et de pédiatrie. Les travaux de la Cité Hospitalière, qui avaient été interrompus par la guerre, furent repris sous la conduite du Professeur Claude Huriez. Les services de Saint Sauveur, en 1953, à l'aile Est, et de la Charité, en 1958, à l'aile Ouest, furent regroupés pour constituer avec la Faculté de Médecine la Cité Hospitalière, premier CHU français. Très vite cependant, l'essor des spécialités imposa la création d'établissement spécialisés regroupés au sein du campus hospitalier et universitaire actuel. Ce furent les créations, en 1976 de l'hôpital Cardiologique, en 1983 de l'hôpital B devenu hôpital Salengro, regroupant les services de neurologie, neuro chirurgie et traumatologie,

qui s'agrandira en 2015 pour accueillir les urgences, la réanimation et le centre des brûlés. En 1996, la réunion des services de pédiatrie et des deux maternités lilloises permit la création d'un hôpital Mère Enfant, qui reçut le nom de Jeanne de Flandre.

Le premier hôpital militaire lillois, qui fut créé en 1752, Place aux Bleuets, accueillit la première formation à la chirurgie à Lille. Il fut remplacé en 1783 par l'hôpital militaire qui occupa un ancien collège de jésuites et devint Hôpital d'Instruction en 1814. À la fin du XX^e siècle, la suppression du service militaire obligatoire, conduisit à la fermeture de la plupart des hôpitaux militaires, dont l'Hôpital Scrive de Lille. Les bâtiments sont actuellement occupés par des services administratifs de la Préfecture du Nord.

La faculté de Médecine qui porte désormais le nom d'Henri Warembourg, s'est scindée en un pôle Recherche, dans la Cité Hospitalière, et un pôle Formation, inauguré en 2002 par le Président Chirac et le Doyen Devulder. D'autres établissements comme l'hôpital Fontan, pour la psychiatrie, l'hôpital Swyngedauw, pour la rééducation, le centre de biologie, le service des maladies infectieuses, vinrent compléter un campus hospitalier et universitaire lillois qui s'étend sur plus de cinq hectares, où travaillent quinze mille personnes et six mille étudiants.

Référence

SCHERPEREEL P., DECOULX M., BISERTE G. Histoire de la Faculté de Médecine et des Hôpitaux de Lille. *L'Harmattan* éditeur, Paris, 2018.

Les grands médecins lillois, par le Pr Jean-Louis Wémeau

L'organisation à Lille en juin 2018 d'une séance délocalisée de l'Académie nationale de médecine (pour la première fois de son histoire), avait été l'occasion d'évoquer les grands académiciens lillois ayant promu le renom de la faculté et puissamment contribué aux travaux de l'Académie (1).

Dans cette peinture plus large des grands médecin lillois, il n'apparaît pas possible de mentionner les innombrables universitaires exemplaires, ni même toutes les disciplines. On évoquera simplement quelques personnalités : souvent chefs d'école, médecins, chirurgiens, pharmaciens ou biologistes. Ils ont eu un rayonnement particulier dans la formation, l'éveil

de vocations, la création de fondations, organismes, édifices hospitaliers ou universitaires. La présente description a beaucoup bénéficié de l'ouvrage de Philippe Scherpereel et Marc Decoux (2), actualisant l'histoire de la Faculté de médecine et de pharmacie, initiée par Gérard Biserte (3).

On désigne sous le nom de « pastoriens » ceux dont l'action s'est inscrite dans la lignée de Louis Pasteur. Son séjour lillois, comme Doyen de la Faculté des sciences (1854-1857), fut bref mais déterminant. Albert Calmette et Camille Guérin, par des mises en culture successives en présence de bile ont atténué la virulence du bacille de Koch, autorisant l'utilisation de ce nouveau bacille comme vaccin, effective en 1921. À leur suite, Charles Gernez-Rieux et Cyr Voisin se sont particulièrement illustrés dans la lutte contre la tuberculose, la compréhension des pneumoconioses, la création d'un service d'urgence respiratoire ; Maurice Goudemand a contribué à l'émergence de l'hématologie.

Professeur d'histologie, Édouard-Émile Laguesse en 1893 a mis en évidence à Lille l'influence sur la glycorégulation des îlots précédemment décrits par Langerhans. Il a créé le concept de « cellule endocrine », et évoqué pour la première fois l'origine pancréatique du diabète sucré.

À partir de 1924, en deux générations Michel Polonowski, puis Albert Lespagnol, Paul Boulanger, Gérard Biserte ont constitué une école biochimique de très haut niveau. André Capron a fait émerger l'immunologie parasitaire.

Il y a à Lille une tradition de très grands chirurgiens : au décours des deux guerres mondiales, Oscar Lambret et ses élèves Émile Delannoy, Michel Verhaeghe et Pierre Decoux se sont illustrés dans le chirurgie générale, cancérologique et orthopédique. Émile Laine, Pierre François, Michel Ribet Charles Proye ont développé la neurochirurgie, la chirurgie thoracique ou endocrinienne.

D'autres ont été de grands médecins. Leur formation et leur action les ont rendus proches de leurs collègues parisiens, sans que soit à renier leur franche originalité. Ainsi en est-il de Louis Christiaens, Henri Warembourg, Claude Huriez, Marc Linquette, lesquels ont fortement contribué au développement de la pédiatrie, la cardiologie, la dermatologie, l'endocrinologie. Georges Raviart puis Paul Nayrac ont promu la psychiatrie et la neurologie. Jules

Leclercq est considéré comme l'un des fondateurs en France de la médecine du travail.

Oscar Lambret et Claude Huriez en particulier ont eu un rôle majeur comme administrateurs, suscitant la conception et la réalisation d'hôpitaux : Centre anticancéreux, Hôpital Calmette, Cité hospitalière. S'est ainsi ébauché sur un même site, ce qui allait devenir un très grand complexe hospitalo-universitaire.

Diversifiant leurs compétences et cultivant leurs complémentarités, ces grands médecins lillois ont dynamisé le renom de leur ville. Ils ont contribué à l'édifice à Lille d'un des plus prestigieux centres hospitaliers et universitaires français et européens.

Références

- 1) Wémeau JL, Crépin G, Dubois G, Triboulet JP, Wattel F, *Les grands Académiciens lillois*. Bulletin de l'Académie nationale de médecine. 2018, 202, n^{os} 5-6, 1229-1258. Séance du 5 juin 2018.
- 2) Scherpereel P, Decoulx M, Biserte G (†), *Histoire de la Faculté de médecine et des Hôpitaux de Lille*, L'Harmattan, éditeur. 2018. 387 pages.
- 3) Biserte G, *Histoire de la Faculté Mixte de Médecine et de Pharmacie de Lille*. Lille tome I 1975-1976, tome II 1976-1977.

La pratique médicale dans les hôpitaux généraux du Nord, par M. Olivier Ryckebusch

Les hôpitaux généraux sont devenus au siècle des Lumières, des lieux où se déroulent en grand nombre des opérations chirurgicales et où l'enseignement commence à être donné aux jeunes chirurgiens et médecins. Cette pratique de l'enseignement et de la thérapeutique s'est organisée autour du patient dès les années 1750. C'est dire qu'il n'y a pas eu de rupture brutale entre l'ancien régime médical et la clinique révolutionnaire, et que des médecins et des chirurgiens innovateurs ont commencé, un peu partout et indépendamment les uns des autres, à accorder un rôle primordial au diagnostic physique bien avant la Révolution française.

Les différents lieux de l'assistance, que sont les hôpitaux généraux du Nord, mis en place sous l'Ancien Régime doivent être considérés comme les véritables « laboratoires » de la clinique moderne, ayant permis l'émergence et

la diffusion de nouveaux concepts et pratiques en rupture avec les approches hipocrato-nosologistes.

Les techniques opératoires mises en œuvre pour les malades ont donc évolué grâce aux découvertes des grands chirurgiens du Royaume et à l'apparition de nouveaux instruments permettant une plus grande précision des gestes. Leur utilisation par les chirurgiens dans les hôpitaux généraux du Nord prouve qu'ils se tiennent informés des avancées de leur discipline et que les malades bénéficient de soins en adéquation avec les connaissances de leur époque.

Références

Ryckebusch O, *L'innovation médicale et hospitalière*, Bordeaux, LEH, 2024, col. « Actes et séminaires ».

Ryckebusch O, *Les hôpitaux généraux du Nord au siècle des Lumières (1737-1789)*. Presses universitaires du Septentrion, 2017.

Naître dans les hôpitaux lillois durant la III^e République, par le Dr Pierre-Paul Samaille

La III^e République, née en 1870, modifie profondément la législation sociale de la France confrontée à une grave crise démographique en raison d'une chute durable de sa natalité depuis plusieurs décennies. C'est aussi le moment où le rôle de l'hôpital se différencie de sa fonction multiséculaire d'asile ou d'hospitalité.

Avec le vote de la loi sur la liberté d'enseignement le 12 juillet 1875, la ville de Lille a cette particularité, unique en France de posséder deux facultés de médecine et donc deux maternités universitaires. L'une, est fondée, dès la promulgation de la loi, par l'Institut catholique de Lille et s'appellera Maternité Sainte-Anne en 1881 avec plusieurs déménagements successifs.

La Faculté d'État, créée le 12 novembre 1875, installera ses services dans un hôpital neuf, achevé en 1874, initialement appelé Sainte-Eugénie, en hommage à l'impératrice et qui prendra le nom d'hôpital de la Charité en 1885 afin d'effacer toute trace du Second Empire.

La comparaison de ces deux établissements grâce aux 5 115 registres de naissance et d'accouchements consultés aux Archives départementales du Nord sur la base de quatre coupes décennales (1901,1911,1921,1931),

permet d'analyser la prise en charge de la mère et de l'enfant, devenu enjeu national durant l'entre-deux-guerres.

Au début du XX^e siècle, la maternité de la Faculté d'État est intégrée au sein du vaste ensemble hospitalier de la Charité mais garde, initialement, de mauvais indices de morbi-mortalité maternelle et infantile.

Parallèlement, la maternité Sainte-Anne s'installe dans un immeuble neuf, séparé des autres unités de soins, près des bâtiments centraux de l'Institut catholique. Cette autonomie de fonctionnement, semble lui assurer de meilleurs résultats, en particulier sur le plan des complications infectieuses.

En trente ans, le taux de naissances en maternité hospitalière fait plus que doubler passant de 17,4 à 38,7 %. Les couples légitimes, surtout originaires de Lille et sa banlieue et professionnellement plus qualifiés privilégient la maternité Sainte-Anne qui offre de meilleures conditions d'accouchement dans un environnement médical plus sécurisant. À l'inverse, une population plus hétérogène, plus jeune, plus ouvrière, comportant davantage de mères célibataires et d'origine étrangère (belge puis polonaise) se retrouve à la Charité dont les compétences s'affirment au fil du temps et qui devient l'établissement de recours régional.

Les antécédents maternels (tuberculose, maladies vénériennes, affections neurologiques ou rhumatologiques) et obstétricaux (avortements spontanés, perte d'enfants liées à une cause infectieuse et survenant dans 60 % des cas dès les premiers mois de vie) ne sont pas rares. Plus surprenants, les syndromes malformatifs sont beaucoup moins nombreux qu'attendus.

L'hôpital est devenu une garantie pour les accouchements à risque :

- à Lyon, entre 1866 et 1911, le nombre de femmes enceintes passe de 7 à 15 % des entrées totales hospitalières.
- en 1920, à Paris, 42,4 % des naissances se font au domicile, 33,6 % en maternité et 23,2 % chez une sage-femme.

Cette augmentation de fréquentation de l'hôpital est liée aux progrès techniques : anesthésie, révolution pastoriennne, isolement des contagieux, codification des interventions obstétricales...

Durant toute cette période, les gouvernements de la Troisième République ont conduit de profondes réformes (congé maternité, lois d'aide à la famille,

assurances sociales...), aidés par l'émergence de courants hygiénistes, du développement de dispensaires, de consultations de grossesse et de nourrissons.

La protection de la maternité a contribué à sa médicalisation à travers son institutionnalisation hospitalière et s'accompagne d'un bouleversement des mentalités, notamment de la place de l'enfant dans la famille. Elle révèle, aussi, une volonté d'acculturation des femmes aux normes médicales et d'hygiène sociale.

Référence

Samaille P-P, *Sainte-Anne et la Charité : deux maternités lilloises. Regards croisés sur la naissance (v.1840-1940)*. *Rev.Soc.fr.hist.hôp.*, 2020 ; 164 : 48-49.